

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE



Publication
mensuelle ◦

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

◦◦ S'adresser pour la rédaction à ◦◦ Dépôt à la Librairie PAVEL
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). SURU, Bucarest (Roumanie).

SOMMAIRE : *Ivan Cvijic* : La Péninsule balcanique. —
Miller : La question de l'Union. — *Bitay* :
Littérature roumaine. — *Bodoy-Torrents* : Civilisation byzantine. — *Bodoy-Torrents* : Peuples d'Orient. — *Nevill Forbes* :
Chroniques russes. — *Michel Gavrilovié* : Serbes et Anglais.
— CHRONIQUE.

Impelmente „Cultura Neamului Românesc“



Prix : 5 francs

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Ivan Cvijic, *La Péninsule balkanique : géographie humaine*, Paris, 1918.

Ayant été invité par la Sorbonne à donner, comme professeur agrégé, des leçons sur la géographie humaine de la Péninsule des Balcons, M. Cvijic, le grand explorateur de ce vaste territoire si peu connu d'une manière scientifique, et surtout dans ses lignes générales, a réuni son exposition dans un ouvrage d'ensemble, qui, sous plus d'un rapport, mérite, ici en première ligne, une attention toute particulière.

D'abord par les nombreux matériaux, empruntés à toute une longue série de publications en langue serbe et, vraisemblablement, aux notes encore inédites de l'auteur, qui cependant se plaint de travailler à l'étranger, en exilé, dans des conditions tout de même défavorables. Nous commencerons par cueillir dans ce gros livre, tout bourré des renseignements les plus divers, des faits nouveaux.

M. Cvijic présente la base des organisations slaves dans les Balcons, base sur laquelle s'est arrêté longuement, en historien, Jirečak, dans ses Mémoires à l'Académie de Vienne. Il l'étudie, cette joupka, qui est peut-être d'origine illyrienne, à côté du *grad*, que nous croyons en grande partie carolingien, et de la fondation urbaine qui s'y ajouta d'elle-même, la *podgradié*. Nous observerons que sur la rive gauche du Danube la joupka est remplacée par la vallée, mais que le «grad» et le «podgrade» (jusqu'à Hotin, sur le Dniester) s'y retrouvent dans les mêmes conditions. Il est question ensuite des relations établies entre les joupkas par le moyen des caravanes et des foires, à Moschopolis, à Sérès¹.

Les types urbains sont fixés nettement : type dalmate, type albanais, type grec, type turco-byzantin ou balcanique, outre ce que M. Cvijic appelle : «agglomérations roumaines». Les Bulgares ont surtout des villes au caractère rural ; les villes turques abondent en Bosnie.

¹ Pp. 194—196.

Une distinction est faite entre la ville ancienne et la formation nouvelle, due aux lignes modernes des échanges commerciaux. Telle Férizovitsch, toute nouvelle, à côté des centres similaires déjà anciens, Gabrovo, Selviévo, Coprivchtitza, Paganuourichté.

Des distinctions sont établies aussi entre les villages. Il y a la plus simple expression du *sélo*, qui peut être réduit à une seule maison, comme du côté de Boratsch. Il y a la ferme : maison d'habitation et matériel d'exploitation (dans la région de Stari-Vlah, dans la Choumadia, la Matschva, le Karst et sur l'Ibar). Il y a l'établissement déterminé par la communauté économique agricole de la zadrouga (Morava). Il y a le village du seigneur turc, le tschiflic. Il y a la série de catouns, de groupes dispersés. Il y a les maisons dont les champs sont ailleurs. Et enfin il y a le village aggloméré, la forme non pas la mieux organisée intérieurement, mais la plus étendue, ayant le plus grand nombre d'habitants¹.

Le chapitre concernant la maison n'offre pas de définitions aussi claires. Sur cette énorme surface les influences les plus diverses se combattent et se mêlent sans arriver à de vrais types, comme dans les pays roumains, qui sont sous tous les points de vue d'une si parfaite unité. On passe à travers la péninsule, et surtout dans ses régions serbes, de la demeure souterraine (Oréchovo-Lom-Palanca-Vidine), de la hutte du berger du taudis habité par le serf du tschiflic, du type de bois dinarique, de la montagne, au type alpin, en maçonnerie, des environs de Séraïevo, aux types supérieurs qui viennent de la Méditerranée, au type moderne (italien ?, plutôt souabe) de la Symrie et du Banat, à la fière coula du Monténégro, à l'élégante habitation à deux étages, dont le second avance sur la rue, du Turc (chez les Vassoïévitsch aussi, les deux étages), aux maisons mixtes qui distingueraient surtout la Bulgarie.

La terre roumaine connaît aussi presque tous ces types. Au «bourdéi» serbo-bulgare elle ajoute les restes, dans la plaine valaque, de ses *bordeie*; au *tschiler* son *chiler*, au *bodschia* pour la fumée s'échappant par le toit son *bageag*, à la *tschéramida* des Balcans (brique, du grec) sa *cărâmidă*, encore plus ancienne,

¹ P. 207 et suiv.

au *tschardac*, balustrade entourant l'édifice, son *cerdac* (cf. dans l'ouvrage même la maison de Valiévo), au magasin de céréales son *coşar* ou *pătul*. Pour la comparaison on peut s'adresser surtout à la riche collection de Jean J. Voinescu, *Monumente de artă Țerânască din România*, et à Jänecke, *Das rumänische Bauern und Bojaren Haus*, Bucarest 1918. Parmi les habitants il y en a qui, comme dans l'Ouest, continuent la vie de tribu, avec des Voévodes, des chefs de «brastva» ou «glavars»¹, des soldats, des haïdoucs avec leurs harambachis, des émigrés.

Venant aux types humains eux-mêmes, M. Cvijic s'arrête à ceux qui suivent : dinarique, central, balcanique oriental, panonien. Il y aurait à redire sur les distinctions elles-mêmes et surtout sur les noms. Mais on se trouve devant les premiers efforts de l'hypothèse, et toute affirmation est très suggestive.

Les «dinariques», les occidentaux, Slaves d'origine autant qu'on veut l'admettre, mais pas plus, semblables à la race grande des Herzégoviniens, sont superstitieux—et leurs croyances aux dragons, aux revenants, au mauvais œil, à l'eau qui n'a pas été employée (*apă neîncepută* en roumain), sont communes aux Albanais et aux Roumains—, ayant un penchant à la poésie, une habileté particulière au travail du bois, au tissage des tapis (à Starivlach), disposés à conclure des «fraternisations» (*infrățiri* en roumain) avec leurs amis, traditionnels (ils célèbrent la «slava», pour le saint tutélaire), conservent la zadrouga et trouvent même dans cette organisation solidaire une incitation à la guerre.

Ces membres du groupement ethnique des Era ont donné de nombreux haïdoucs, et Miloş, le meurtrier du Sultan Mourad, était un des leurs; la légende de Yanco de Sibiu (*Sibiniane*), qui est le Roumain Jean Hunyadi, et de son neveu Sécoula, y est répandue. Les Uscoques leur appartiennent. Jadis c'étaient des pâtres et des conducteurs de caravanes, — comme les «Vlaques» des sources byzantines au X-e et au XI-e siècles et des documents ragusans du XIV-e. Apparentés aux Monténégrins et certainement aux Albanais aussi, ils comptent parmi leurs tribus les Vassoïévitch déjà mentionnés, les Loujani, les Coutschî. Leur dialecte affectionne dans certaines relations phonétiques

¹ P. 254

la lettre j. Le groupe Lika, en faisant partie, établi sur le Quarnero et sous le Vélébit, a fourni de fidèles soldats à la dynastie des Habsbourg. La race a pénétré en Bosnie, avec la propension pour la vie en commun; nombre de familles nobles passées à l'Islam conservent les traits de race qui sont particuliers à cette population de l'Ouest balcanique. A Raguse, dans les îles de l'Adriatique, on retrouve ce même type.

Dans la Choumadia («forêt») la zadrouga est plus rare. De ce côté les Serbes sont d'un caractère plus pratique et ils ont contribué avant leurs frères à la formation de l'État. Ce sont des «démocrates» aimant à travailler et à chanter¹. Il y a eu dans cette région centrale beaucoup de raïas soumis à l'empereur turc de Constantinople.

Sous le titre d'«orientaux» M. Cvijic entend les Bulgares, le groupe de l'Est, mêlé d'éléments étrangers, qui sont touraniens sans doute, mais n'ont pas dans le livre même plus de place que dans les sympathies de l'auteur². Les Pomacs, Bulgares musulmans du Rhodope, auraient été convertis par les bergers, les yourouks turcs, venus au XIV-e ou surtout au XV-e siècle³.

Entre les différents groupes il y a eu des changements de position géographique et de rôle historique grâce à ces migrations qui presque jusqu'à notre époque ont été un phénomène particulier à la Péninsule. Il y a eu une émigration dinarique vers l'Est, et une émigration vardarienne, puis des mouvements vers le Nord, au-delà de la Save et du Danube. Les Albanais, Malissores, Doucachines, Tosques, ont occupé des territoires qui ne leur appartenaient pas au commencement. L'auteur admet même des immigrations roumaines et grecques⁴. L'oppression des janissaires, la fin tragique des révoltes, les guerres autrichiennes et russes dans la Péninsule, les excès des brigands kirdschalis, les vicissitudes de la guerre d'indépendance des Serbes les ont provoquées surtout⁵.

Des termes d'origine latine dans le serbo-croate, des particu-

¹ Voy. p. 303 et suiv.

² P. 4, 9 et suiv., 480.

³ P. 31.

⁴ P. 112 et suiv.

⁵ P. 127 et suiv. Le fils du roi Voucachine se serait établi à Arad, en Hongrie (p. 129) ?

larités anthropologiques, la similitude des coutumes, l'identité des croyances populaires, l'unité d'esprit, ainsi que des renseignements historiques précis ont amené l'auteur à accorder un rôle très large, — pour la première fois chez un écrivain slave — dans cette péninsule balcanique, aux Roumains qui y représentent la latinité d'Orient, à la place où leurs ancêtres ont été jadis les maîtres. Non qu'il les aime; au contraire il leur attribue des défauts qui, si on y regarde de plus près, pourraient être parfois des qualités, des manifestations de vitalité et des sources de force en tout cas. La „peur proverbiale“ qu'on leur impute est démentie par le fait qu'ils ont soutenu l'ainsi-dit second État bulgare et qu'ils ont été les fondateurs et les conquérants dans le «troisième», celui des Assénides, — et l'«empereur» Joannice n'était pas sans doute un couard. S'ils ne se décident pas dans les crises historiques — le reproche est exprimé presque dans ces termes —, c'est que leur situation, si loin du centre danubien de leur race, impose la circonspection et la réserve. Ils ne sont pas coupables eux-mêmes d'avoir gardé — et seulement parfois — un peu de la «morale des opprimés». Établis dans les villes et le long des grandes routes, comme artisans, mais aussi comme petits négociants, ci et là aussi comme gros capitalistes aussi, ils sont de par leur profession enclins à l'avarice dont on leur tient compte et à l'usure. Si les leurs figurent en grand nombre parmi les „petschalbas“, qui cherchent leur fortune ailleurs, c'est qu'ils sont nombreux sur une terre de montagnes, étroite et pauvre, et que les bergers demandent une patrie large pour pouvoir vivre. S'ils viennent en Roumanie, c'est bien naturel et, s'ils en vantent, avec la richesse et l'hospitalité, une tolérance dont il est difficile de se déshabituer, on peut l'interpréter aussi autrement que comme une preuve de manque de moralité¹. Leur «instabilité» finit très souvent par le retour au foyer, et leur «vanité» est en relation avec des dons supérieurs à ceux dont jouissent les autres races balcaniques, très douées, du reste, elles-mêmes.

Décrivant ces Roumains du Pinde, d'après de vieux voyages (Holland, *Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessalia, Macedonia during the years 1812 and 1813*, Londres 1815), d'après

¹ M. Cvijic, qui connaît bien peu la Roumanie, n'hésite pas cependant à le faire (p. 40.).

M. de Martonne (*La vie pastorale et la transhumance dans les Carpathes méridionaux*, Paris 1904), ainsi que d'après un collaborateur des «Annales de géographie» en 1916, le géographe serbe n'exprime aucune opinion favorable à leur possibilité de durer au moins. «C'est un peuple qui disparaît.» Il ne pourrait pas se maintenir avec ses «cent cinquante quatre groupes» formant à peine 150-160.000 âmes¹,—chiffre inférieur à tout ce qui a été donné jusqu'à présent et contesté par tous les connaisseurs directs de l'élément roumain dans la péninsule. «Déracinés», ils ne pratiquent pas l'agriculture; la vie nomade serait leur seul domaine, l'ornement des bâtons de berger leur seul art. Les mâles n'habiteraient pas même les villages. Quiconque connaît ces Roumains isolés se rend compte combien le portrait est chargé,—sans pouvo'r en deviner les motifs.

M. Cvijic, qui sait que le catoun balcanique est aussi vieux que les anciens Illyres², exprime, dès le début, lorsqu'il parle des Roumains balcaniques, l'hypothèse, qui s'impose à quiconque dépasse, dans sa pensée critique, la banalité des formules courantes, qu'il est probable que la population à demi latinisée, en s'assimilant aux Serbo-Croates, a influé, en outre, sur leurs caractères physiques et psychiques³. Et, aussitôt, d'après le critérium linguistique: «Les linguistes, cherchant la cause des différences qui existent entre les langues serbo-croate et bulgare, ont souvent pensé à cette assimilation des divers peuples autochthones»⁴. «Des notes d'origine latine ont été introduites dans la langue serbo-croate probablement par l'ancienne population balcanique à demi latinisée»⁵. Une influence roumaine caractérisée est admissible même pour la langue des Slaves de l'Ouest balcanique⁶. Chez les «dinariques» le groupe Era, comprenant ce que la race a de plus hardi, dans la Stari-Vlach, est d'ailleurs en relation de descendance avec ces précurseurs, ancêtres en partie, dont les Roumains de «Macédoine» sont les descendants authentiques et exclusifs: «Il semble que les

¹ P. 162.

² P. 178.

³ P. 90.

⁴ P. 91.

⁵ P. 107.

⁶ P. 119.

Era aient reçu en héritage ces deux modes de vie — l'élevage des troupeaux et le transport des marchandises — « de l'ancienne population romanisée qui se retira après l'invasion slave dans les montagnes dinariques ¹ ».

D'autres groupes, « centraux », montreraient par divers caractères, comme, entre autres, le refrain des chansons populaires, qu'ils sont aussi aparentés à la même race primitive. « J'ai été frappé », constate en toute sincérité ce profond connaisseur des montagnes et des vallées balcaniques, « en Macédoine occidentale surtout de trouver le type des villages et des maisons slaves identique à celui des Aromounes, malgré l'absence dans les environs des modèles aromounes ² ».

Ainsi, malgré la langue slave, serbe, les membres du groupe Mavrovo et Mijatschi (en roumain : Miatzi) conservent la forme caractéristique du village roumain — et ces villages, sis sur les hauteurs, sont les plus grands de la péninsule ³ —, de la maison ancestrale, du costume traditionnel ⁴. Les Vlachovtschi de Mavrovo se rappellent, du reste, quelques éléments de leur ancien langage ⁵. M. Cvijic cite aussi des noms de faubourgs balcaniques qui seraient roumains ⁶. Telle localité s'appelle Vlachinitza. Les Mijatschi-Miatzi se rendent à la St. Georges, d'après les rites immuables de la transhumance, dans la montagne ⁷. A Gaitschnic les habitants sont des Tzintzarovtschi, donc des « fils de Tzintzares », des Roumains. A Rosoca la race roumaine est mêlée aux Albanais. Un Draculi (Dracul, le « dragon », le diable) de Rosoca se rencontre à Lazaropolié. Les Dschorgourovtschis de Lazaropolié sont du même sang ⁸.

L'auteur montre la manière dont s'est produit ici le procès de dénationalisation. Une immigration serbe imposa une autre langue

¹ P. 312.

² P. 398.

³ Pp. 208, 223.

⁴ P. 402.

⁵ P. 438.

⁶ P. 442.

⁷ M. N. Batzaria assure que ces paysans — aussi architectes de village —, parlant le slave, n'épousent que des femmes de leur race, très belle. Ils rejettent le nom de Bulgares. Leur origine serait de la Lazaropolié, du côté de Dibra.

⁸ Pp. 450—459.

aux anciens détenteurs du sol. Dès le XIX-e siècle les rois serbes colonisateurs de «Vlaques» travaillaient dans le même sens ¹.

Les Roumains furent aussi les introducteurs des Serbes dans les villes, jadis latines ou grecques. «Ces Aromounes (ou Cincars ² ont constitué, avec les Grecs, la classe jouissant sur les marchés balcaniques de la meilleure situation, celle qui a été l'agent principal de la civilisation byzantine... Tous les Slaves devenus artisans et commerçants, par leur entrée dans les corporations de métiers (isnafs) et dans le milieu mercantile, ont acquis la culture vieux-balkanique surtout par l'intermédiaire des Aromounes ³.» On les trouve encore de Sérès, au Sud, à Belgrade, au Nord. «Aussi parmi les premiers intellectuels balcaniques beaucoup étaient d'origine aromoune ou d'origine mixte, serbo-aromoune ou (en Bulgarie) bulgaro-aromoune..., plusieurs présidents du Conseil des ministres en Serbie ont été d'origine mixte, serbo-aromoune», conservant même certains liens avec leur race ⁴. De fait c'était des Roumains de pure race (Vladan Gueorguévitch, Patschou de Clissoura, Costa Stoïanovitch de Moloviște, Tzintzar Marcovitch).

S'occupant de ce qu'il appelle les Serbes pannoniens, M. Cvijic arrive à parler du groupe roumain habitant la rive gauche du Danube et les Carpathes. Il constate que jadis il était beaucoup plus étendu vers l'Ouest, que, en Slavonie, il y a eu des «Vlaques», raison pour laquelle l'Ouest de la province s'appela pendant longtemps *Parva Valachia* ⁵. Mais, désireux de fixer aux siens la plus large assiette géographique et les titres historiques les plus anciens, il affirme que les Roumains étaient, quelques siècles auparavant, très rares dans le Banat, alors qu'il y avait alors des Serbes en Transylvanie même: c'est seulement au moment du départ des Serbes colonisés sur la rivière du Murăș (Maros) pour s'établir dans la Nouvelle Serbie russe que les Roumains se seraient faufileés à leur place ⁶. Ceux-ci

¹ P. 32.

² Lisez: Tzintzares (N. I.).

³ P. 400.

⁴ P. 401.

⁵ P. 498.

⁶ Pp. 491 et suiv.

auraient profité de la déchéance fatale des Serbes, leurs prédécesseurs sur cette terre. «D'abord disparurent», dit-il, «les îlots serbes de la vallée du Tameş (Temes¹) Supérieur, surtout celui de Lugoş² et de Karansebeş³, bien connus encore au début du XIX-e siècle (*sic*). Ensuite les Roumains descendirent au cours des derniers siècles dans la plaine du Banat et s'infiltrèrent parmi les Serbes⁴.»

Si c'est une doctrine pour ainsi dire officielle, il faut bien finir par l'abandonner, et, de la science, elle aurait dû disparaître depuis longtemps. Dès le XVI-e siècle, ainsi que nous l'avons montré en 1915 dans ce «Bulletin» même, des sources étrangères, un voyageur italien en Hongrie ou le Jésuite Possevino, reconnaissent dans cette région de Lugoş et de Caransebeş une vraie «Valachie citérieure». Jamais le gouvernement autrichien n'ordonna une colonisation roumaine du Banat. S'il y a eu une immigration paysanne venant de l'Olténie, ceux qui en firent partie ont un nom populaire différent des autres. L'élément serbe, au contraire, vient d'une double colonisation : par le royaume hongrois du XV-e siècle et par la Monarchie autrichienne du XVII-e et XVIII-e.

*

Le grand ouvrage de M. Cvijic embrasse un territoire trop étendu, il concerne des groupes nationaux d'un caractère parfois trop indécis, il emploie des matériaux trop inégaux, disposant d'une expérience personnelle trop restreinte et enfin il se sert d'une méthode qui en est trop à ses premières expériences pour pouvoir donner sur tous les points des résultats définitifs. Mais, en dehors de tout l'intérêt que peut inspirer une synthèse hardie, il a le grand mérite de fournir à la science, dans une langue d'usage universel, la plus grande somme de connaissances exactes qui eût été donnée jusqu'ici dans les limites d'un seul ouvrage.

N. Iorga.

* * *

¹ C'est le Timiș des Roumains; le nom fait partie de l'héritage thrace

² En roumain Lugoş.

³ En roumain Caransebeş.

⁴ P. 17).

Vüller, *La question de l'Union entre Grecs et Latins depuis le concile de Lyon jusqu'à celui de Florence* (dans la «Revue d'histoire ecclésiastique», 1922, XXIII).

Ce travail, d'une bonne information, passe à côté de celui de Cecconi, que l'auteur paraît ignorer. En échange, M. Villier emploie pour la première fois l'article de H Omont, dans la „Bibliothèque de l'École des chartes“, LXVII (1906), l'étude grecque de Marc Renieri sur le Pape Alexandre V, etc. Les mariages princiers gréco-latins sont poursuivis avec attention (André II de Hongrie épouse Yolande de Montferrat, de la lignée des Paléologue, Andronic III Irène de Brunsvich, sans compter Anne de Savoie, mère de Jean V Paléologue, et C'éopa de Montferrat, épouse d'un de ses successeurs)

Ci et là des noms à rectifier: Eudémonoïani (et non Eudémon) et Dishypatos (et non Dissipato). I.

* * *

Dr. Bitay Árpád, *A román irodalom történet ö szefoglaló áttakintésé*, Alba-Iulia (Gyu'afehérvár), 1922.

Ce travail d'un érudit hongrois est une excellente histoire en raccourci de la littérature roumaine, qu'il est arrivé à pouvoir lire en original. Destinée à ses conationaux, elle emploie à chaque moment des termes de comparaison empruntés, toujours très judicieusement, aux lettres magyares elles-mêmes.

La distribution chronologique des matériaux peut trouver sa justification: M. Bitay distingue une «époque ancienne», une «époque moderne» allant jusqu'à 1867 (il aurait fallu mettre 1866, date de l'établissement d'une nouvelle dynastie roumaine; l'auteur paraît avoir pensé à la date où le dualisme a été établi dans la Monarchie des Habsbourg), et une „époque contemporaine». Dans notre «Histoire de la littérature roumaine» (en roumain), composée jusqu'ici de six volumes, nous avons fixé aussi 1866 comme point de départ pour une nouvelle époque.

Après des considérations générales, le livre contient des chapitres sur la littérature religieuse, les livres d'institutions juridiques, la chronique et l'histoire. A côté de l'attitude favorable à la révolution magyare de l'historien de Michel-le-Brave, Nicolas Bălcescu — pp. 28-29 — il y a eu aussi celle de César Boliac, poète, archéologue et journaliste, qui publiait, ainsi que M. Bitay le rappelle, du reste, à Braşov-Kronstadt, en terre transyl-

vaine, pendant le cours de cette année 1848 son journal *Espatriatul*, «L'expatrié». Poujade, consul de France à Bucarest et mari d'une Ghica, Valaque, affirme, dans son ouvrage *Chrétiens et Turcs*, d'après les déclarations du général russe Lüders, employé à étouffer la révolution des Hongrois, que parmi les lettres de Kossuth qu'il aurait interceptées, il y en avait une, adressée au chef du mouvement roumain anti-magyar, Avram Iancu, pour lui manifester le regret d'avoir méconnu ces droits des Roumains qu'il s'oblige solennellement à respecter en cas de succès (cf. Iorga, *Istoria Romînilor prin cãlãtori*, IV et la revue *Transilvania*, année 1922). Le mouvement latin de Transylvanie au XVIII-e siècle est présenté séparément.

On ne peut accorder que les plus grands éloges aux pages qui concernent la littérature poétique au commencement du siècle suivant, la réaction critique du cercle de la „Jeunesse” (*Junimea*). Les revues sont traitées dans un chapitre spécial. Toute une partie est consacrée à la littérature populaire.

N. I.

* * *

P. M. Bordoy-Torrents, *La civilizaci3 byzantina* (vol. XV de l'Encyclopédie catalane), Barcelone 1919.

Ce petit volume de l'érudit catalan qui s'intéresse aux choses de l'Orient n'offre rien de la méthode et du style auxquels nous sommes habitués et indissolublement attachés. L'auteur commence par des citations du Dante pour fixer les «lois générales de la civilisation athénienne». Mais il connaît l'époque classique ce qui lui permet des comparaisons entre Hellènes et Byzantins, et son essor vers les explications nouvelles est digne d'intérêt. Ce n'est pas, en tout cas, en philhellène que Constantin-le-Grand fixa sur le Bosphore la Capitale du monde romain, y eût-il même à l'appui l'opinion du Dante et le souvenir, recueilli par Eutrope, d'avoir voulu s'établir sur les ruines de Troie (p. 34). Je n'affirmerais pas que la situation excentrique de Constantinople eût amené forcément la décadence de l'Empire, ainsi que le soutient cet historien sociologique (voy. mon ouvrage *Formes byzantines et réalités balkaniques*: sous presse). L'auteur cite Procope en latin et recueille des passages de Critobule dans des ouvrages modernes. Dans M. Coquelle

et dans le P. Songeon en peut trouver des renseignements sur la Serbie et la Bulgarie d'autrefois, mais ce ne sont pas les sources habituelles d'information pour des livres de ce genre. Il y a cependant parmi les portraits byzantins bizarrement enchevêtrés, de belles pages éloquentes à lire dans cet opuscule catalan.

Et, en fait d'utilité, on a de bons répertoires bibliographiques de la littérature byzantine, et même des ouvrages de grammaire du grec moderne (p. 87). Quant aux limites imposées à ce travail, on sera surpris d'apprendre qu'elles avancent jusqu'à nos jours.

N. I.

* * *

Pere M. Bordoy-Torrents, *Els pobles de l'Orient, problemes de politica internacional*, publication de la «Revista», Barcelone 1919.

C'est une collection d'essais sur les nations de l'Europe orientale. Le ton est plus élevé que celui des périodiques courants. Ils se lisent avec intérêt, mais pas à cause d'une forme vive et pleine de couleur — car le dogmatisme philosophique continue à dominer l'esprit de l'auteur —, mais à cause de la vaste lecture qu'on devine et des problèmes qui sont soulevés sans réserve aucune. Voyez cette caractéristique des Grecs, qui ne sera pas facilement acceptée par les intéressés: «Une nation rectiligne et faible, inquiète d'une manière permanente prétend régner sur une des clefs les plus importantes du monde social Constantinople; elle pense pouvoir arriver à tenir—et plutôt par son amour caractéristique pour les vaisseaux et les aventures marines — une place non moins méprisable dans la Mer Noire, en tant qu'elle serait maîtresse des clefs de la sortie vers notre mer et, finalement, avoir l'hégémonie du monde schismatique, le Patriarche écuménique de Constantinople étant un Grec» (p. 24). Le caractère slave des Bulgares par rapport aux envahisseurs touraniens est affirmé énergiquement, mais de nouveau on cherche à établir des types psychologiques et voici le Bulgare qui revient et s'allie aux anciens souvenirs thraces. Ce Bulgare sera donc doué d'une «xardorosa sobrietat», et ceci explique les particularités non-slaves de sa langue slave en même temps que son tempérament guerrier et son amour pour l'alphabet. Ailleurs il est présenté comme souffrant d'un «intellectualisme matériel». Mais c'est sans doute le meilleur de ces essais.

Et on ne cherchera pas querelle à un observateur si lointain des choses qu'il juge s'il affirme sans broncher que, „bien que pleine d'infiltrations roumaines, la Dobrogea par son histoire et par l'élément et la culture (s'ic) de sa population, est fortement bulgare“ (p. 83) : à son opinion la Roumanie, «ras-sasiée» d'annexions, pourrait abandonner la rive droite du Danube et se couper le chemin de la mer. Les Serbes sont, selon l'avis de l'auteur, de vrais Slaves, ayant donc „un esprit songeur, la tendance incessante à la désagrégation et l'adhérence timide à la personnalité politique“ : la preuve — c'est encore la grammaire ; ils souffrent d'un «manque de précision intellectuelle et positive».

Il y a, en échange, de belles idées justes dans les articles sur la Russie. L'auteur est aussi très bien informé sur l'Ukraine, dans les habitants de laquelle il voit les «vrais Slaves», avec leur mentalité bien distinguée. Pour l'écrivain catalan les Albanais ne sont pas des Illyres, mais bien des «Pélasgues» ; il croit retrouver des colonies albanaises en Bessarabie même.

Les Roumains ne peuvent qu'être contents des pages qui les concernent. Voici une des formules qu'on y trouve : «La Roumanie est la preuve de l'éternité romaine, de l'excellence de son âme, de l'infériorité des autres nuclées sociaux : elle a vaincu toutes les invasions et survécu à toutes les oppressions. A travers les caractères slaves, l'esprit latin durait, non contaminé dans son essence. «La fécondité spirituelle et corporelle et une superbe conscience de ce qu'ils sont, est une menace perpétuelle pour les peuples d'autre race qui les entourent.» Et ceci dans les conditions les plus défavorables : «Les peuples latins de l'Occident forment une collection immense et intime, qui, par sa densité, sa variété et sa merveilleuse situation dans l'univers, les défend du perpétuel et vif siège des peuples du Nord ; le peuple roumain vit depuis des siècles et des siècles isolé, éloigné de ses frères d'Occident, menacé sans trêve par des races adverses en ce qu'une race peut avoir de plus essentiel et de hautement personnel». M. Bordoy-Torrents, parle de la propagande menée par des journaux comme la *Lumina* de Bucarest contre la réalisation de l'unité roumaine, mais cette misérable publication ne méritait pas plus d'attention que, pour les aspirations françaises pendant la guerre, la «Gazette des Ardennes» De son côté il énonce énergiquement ces principes sains : «Tout nucléé de

race qui est arrivé à la liberté politique — telles la Valachie et la Moldavie, qui constituent la Roumanie actuelle — a le devoir naturel et supérieur, par conséquent, et d'une manière irrémédiable, de délivrer toutes les parties de même langue qui vivent en dehors d'elle et de les unir dans sa masse.»

N. I.

* * *

Nevill Forbes, *The composition of the earlier Russian chronicles* (dans la „Slavonic Review“, 1-er juin 1922).

M. Forbes présente les derniers résultats, qui ne sont pas toujours déterminés par une recherche objective, des études sur les premières sources narratives de l'histoire des États russes, en commençant avec l'État varègue-byzantin de Kiev. Il précède ses notices par une page sur les chansons épiques, de contenu historique et «de couleur lyrique», dûes aux membres anonymes de la Cour des princes russes.

Quant aux textes d'histoire mélangés de différents éléments qui sont dûs aux moines, M. Neville Forbes suit l'exposition de V. Keltuyala (de fait un Roumain de Bessarabie: Cheltauială) dans son histoire récente (datant de 1913) de la littérature russe et les indications complémentaires, orales, du professeur Chachmatov. Il croit que les textes primitifs, fondus dans de nombreuses et apparemment inextricables compilations, peuvent être tout de même «déterrés» avec une certaine garantie dans les résultats. Le premier manuscrit, celui dû au moine Laurent, n'est pas antérieur à l'année 1377, quelques dizaines d'années plus tard fut écrite—et rédigée—la compilation du couvent d'Hypatius. Les deux compilations avaient été continuées à Souzdal, d'un côté, à Kiev et dans la région volhynienne-galicienne, de l'autre. Le base serait écrite, d'après le témoignage de ce manuscrit de 1377, par un moine Sylvestre, en 1136. C'est l'ainsi-dite chronique de Nestor.

Nous observerons cependant qu' elle contient des idées de communauté de race slave qui ne correspondent guère à la pensée du XII-e siècle et englobe dans sa rédaction des traités conclus avec Byzance à une époque où les historiens byzantins eux-mêmes ne présentent jamais le texte intégral des actes diplomatiques. Les chroniques de Bohême et de Hongrie, pays beaucoup plus cultivés, sont moins anciennes et ont un carac-

tère légendaire plus prononcé. Nous ajouterons que la chronique „slave“ de Georges Brancovitsch, rédigée en roumain vers 1670, a le même texte sans ces éléments décidément anachroniques : nous l'avons publiée en 1917 dans notre *Revista Istorică*. Nous rappellerons que les chartes de Novgorod même n'ont pas été intercalées dans la partie de la compilation rédigée dans cette ville.

On a cru reconnaître dans le texte— dans le texte que nous pouvons admettre comme non-interpolé — une critique du régime tyrannique de Sviatopolc, prince de Kiev († 1113). Il y aurait même dans la base de cette plus ancienne chronique des mentions écrites à Kiev, dans le couvent de la Petschersca, et d'autres venant de la ville libre de Novgorod, et en plus le «chronographe» dont on aurait tiré les renseignements relatifs à Byzance, la légende de la christianisation des Russes, rédigée par un Grec à Cherson, la Korsoun des Russes, une narration sur l'origine du cloître de Kiev, peut-être un fragment venant de Tschernigov, etc., sans compter des matériaux pris à la transmission orale. Le tout formerait une compilation critique— au XI-e siècle ! —, et c'est ce qui doit susciter la méfiance. M Nevill Forbes accepte les résultats de cette minutieuse critique des érudits russes, qui prétendent pouvoir distinguer le caractère et l'origine de tous les épisodes formant «la chronique de Nestor». Nous ne croyons pas non plus à la „chronique bulgare non identifiée“ ayant servi de source aux plus anciennes pages écrites à Kiev.

L'auteur de l'article remarque que «cette plus ancienne chronique est pleine du sens convaincu de l'unité de la Russie... Elle a servi comme nourricière pour le développement de la conscience nationale du peuple russe.» Et c'est justement ce fait qui étonne pour le XI-e siècle, au cours duquel, pas plus en Orient qu'en Occident, rien ne fait prévoir la conscience nationale et l'instinct de l'unité des races. Ce serait quelque chose d'unique dans le développement de la civilisation universelle, un miracle de pénétration dans les secrets de l'avenir. La forme serbo-roumaine dont nous avons parlé a tout sauf ce qui offusque tout esprit critique, c'est-à-dire les considérations nationales et raciales, d'une part, les texte des traités, de ces traités, de 908, 912, 944, trouvés chronologiquement «corrects», de l'autre.

Michel Gavrilović, *The early diplomatic relations of Great Britain and Serbia*, I (dans la «*Slavonic Review*», I, 1 ; 1922).

Les matériaux employés par M. Gavrilović, dont on connaît les publications de correspondances empruntées aux archives de France, sont cette fois tirées en grande partie des dépôts du Foreign Office.

L'étude commence par l'état de choses imposé en 1812, à la conclusion du traité de Bucarest entre Russes et Turcs. Mais l'emploi des nouvelles sources ne commence qu'avec la mission à Belgrade du colonel George Lloyd Hodges, en 1837. C'était le moment des agitations constitutionnelles en Serbie, et Miloš, après la visite à Constantinople, où il gagna la conviction qu'il peut élever sa situation à l'encontre de tout empêchement diplomatique, n'était guère favorable au projet envoyé de Pétersbourg en 1836, — projet déterminé par les mêmes intentions qui avaient amené certains amendements au Règlement Organique accepté pour les Principautés roumaines. Il désapprouvait le Sénat avec des membres à titre viager, d'autant plus que le tyran russe de Bucarest, le consul général Rückmann, avait blessé son orgueil, pendant son inspection en 1835, en plaisantant sur son drapeau, son blason et sa dynastie (pp. 95—96). Il identifiait le rôle de ce Sénat imposé avec celui de la rébellion qu'il avait domptée d'une manière sanglante cette même année (*ibid.*).

On savait que Simitsch, à Bucarest, Protitsch, de passage dans la capitale valaque, intriguaient contre un prince qui les persécutait de sa haine (p. 97) : le dernier avait établi en dernier lieu ses batteries à Constantinople même. D'Orșova, le vice-consul russe observait attentivement les changements qui intervenaient en Serbie, alors qu'à Belgrade même dès 1836 l'Autriche avait un agent. Un vieil intrigant grec, Rodofinikine, conduisait en ce moment le Ministère des Affaires Extérieures en Russie (p. 97, note 1).

Hodges devait, d'après ses instructions, observer l'attitude d'un gardien des traités en vigueur, mais sans intervenir en politique. Reçu cavalièrement par le Pacha, avec une certaine défiance par Miloš, lié de confiance avec le médecin piémontais du cnèze, Cunibert, historien de son maître, il commença par dénoncer la base frêle sur laquelle reposait la puissance

de ce dernier, qui était cyniquement tyrannique, dans le sens du régime de Méhémed-Ali en Égypte. Comme ce dernier, il concentrait les paysans pour accomplir des travaux serviles sur ses domaines. Poursuivi de l'idée qu'on le forcera bientôt à abandonner le pouvoir, il croyait que sa femme prépare l'avènement de leur fils aîné, le «quasi-idiote» Milan (p. 101). Dans ces dispositions, il croyait devoir bientôt en appeler, non seulement à l'appui de l'Autriche, mais aussi à celui des deux Puissances maritimes.

La situation du consul anglais en était devenue si importante qu'elle déterminait l'envoi d'un émissaire russe de grande importance, le prince Dolgorouki (pp. 102-103), qui devait conseiller au tsar d'octroyer au pays un «règlement». Cependant ce fut par l'influence anglaise que la Porte permit à Miloch de négocier à Constantinople même la nouvelle Constitution serbe; il aurait désiré voir annuler les restrictions apportées en 1833 au hachichérif de 1830 (p. 105) et obtenir la possession exclusive de Belgrade, où ce Pacha combattait sournoisement contre les projets du chef chrétien des Serbes. L'espoir surgissait dans son âme d'échapper au contrôle asphyxiant de la Russie. Il ne voulait pas la «dictature» de cette Puissance. Si la mission de Hodges, devenu consul-général, à Constantinople n'aboutissait pas — Miloch déclarait qu'il préférerait abdiquer —, de son côté, l'Autriche observait une passivité absolue: elle alla jusqu'à proposer que tous les consuls soient rappelés de Serbie (pp. 108-109).

L'article doit être continué, et nous en analyserons la suite. Il complète et renouvelle essentiellement nos connaissances sur les affaires de l'Orient turc à un intéressant moment de crise.

N. I.

CHRONIQUE

Une longue analyse du livre de E. C. Corti sur l'ex-prince de Bulgarie Alexandre (*Alexander von Battenberg: sein Kampf mit dem Zaren und Bismarck*), livre fondé sur les papiers même du premier souverain de la Bulgarie, vient de paraître dans le premier numéro de la *Slavonic Review*. On y trouvera maint renseignement intéressant. Ainsi la déclaration faite en juillet 1879 par le prince Charles de Roumanie à son ami Alexandre qu'il y aura sans doute une „grande Bulgarie”, car „les diplomates

avec tous leurs trucs et tous leurs artifices ne peuvent pas arrêter le cours des événements“. De son côté, Beaconsfield n'accordait pas, en 1885, plus de sept ans à l'État de la Roumélie Orientale, sa création. En 1886 les deux princes du Bas-Danube étaient disposés à conclure une ligue balcanique, mais celui de Bulgarie déplorait le refus de la Serbie et de la Grèce.

Il y a aussi dans les lettres du prince des griefs contre l'attitude „ordinaire“ des Russes, le „nihiliste“ Dondoucov-Corsacov à leur tête, à son égard. Il hait cette Russie «du fond de son âme». Quant au vieil empereur Guillaume, il déclarait vertement à son parent qui parlait d'abdication que cet acte «ne l'incommoderait guère». La reine Victoire seule consolait, à sa chute, «le lieber pauvre Sandro» d'avoir succombé aux «asiatiques» intrigues du Tzar : elle s'opposa à la résolution du prince, restauré un moment, de s'anéantir devant la volonté d'Alexandre III. Milan de Serbie, l'ennemi des «canailles» russes et le juge méprisant de tous les Slaves, y compris ses propres sujets, l'engageait à «rester», car lui aussi avait été «l'esclave de la Russie et le vassal de la Turquie».

N. I.

* * *

L'Europe Orientale publiée, dans son no. d'avril-mai, une large synthèse sur la civilisation roumaine de M. B. Pârvan et en même temps une notice sur les Pomacs bulgares, par M. Giuseppe de Cristo.

Ces Bulgares passés à l'islamisme n'y ont pas été, sans doute, contraints, ainsi que l'affirme un ethnographe indigène cité par l'auteur de la notice, à cause de la férocité extraordinaire des Osmanlis, qui, vers 1360, n'auraient eu rien de plus pressé que de battre la montagne à la recherche du plus misérable des pâtres pour lui infliger de passer à la loi de l'Islam s'il ne veut pas être égorgé sur place. Les affirmations du père Songeon, de Philippopolis, auteur d'une très populaire «Histoire de la Bulgarie», ne peut pas faire autorité là-dessus, comme aussi personne n'admettra, sur sa simple affirmation, qu'à la prise de Trnovo, la Capitale de la dernière Bulgarie médiévale, il y a eu 10.000 prisonniers massacrés après la bataille, en guise d'expiation pour les 30.000 Turcs qui auraient été tués en combattant, par les héros bulgares.

Mais le même auteur a raison en soupçonnant que parmi

les Pomacs musulmans d'aujourd'hui il y a les descendants des anciens bogomiles, des Manichéens hérétiques. Le même procès de rénégation s'est passé avec les bogomiles de Bosnie, qui, en plus, étaient aussi des nobles, propriétaires de terres, qui voulaient conserver leur fief et leur rang. Du côté des Grecs et des Serbes il n'y eut que les changements de religion individuels, mais, de la masse roumaine de «Macédoine», les riverains du Vardar, à Nânta, se convertirent à la religion du Prophète: M. N. Bartzaria, ancien ministre des Travaux Publics en Turquie et l'un des principaux représentants des Roumains du Pînde, assure que, sauf les paroles de salutation, ces seuls rénégats roumains emploient encore leur ancien langage; on voit les églises maintenant abandonnés. Le motif de leur apostasie serait due à une tentative de domination de la part d'un Métropolitain grec, et l'évêque lui même se serait mis à la tête du mouvement. Comme légende c'est très beau, mais l'origine de cette situation religieuse, de tout point semblable à celles des Pomacs, doit être bien différente et beaucoup plus ancienne.

Il est intéressant de remarquer que comme cette oasis de Roumains musulmans, les Pomacs non plus ne forment pas un bloc compact, mais bien des îlots distribués dans la région du Rhodope central. Leur nombre total s'élèverait à plus de 240.000 habitants. Il témoigne bien qu'après l'invasion turque il y a eu la possibilité de gagner à la loi des nouveaux maîtres la population bulgare entière. Mais les noms souvent turcs (Dschoumaïra, Darou-Déré, Achen-Tschélébi, Ègri-Déré, Keutschuk-Kavak, Soflou, à côté d'autres, archaïques: Melnic, Razlog, Νέvrocoρ, Drama, Xanthi), montreraient qu'un nombre important de Turcs aurait pris la coutume de parler bulgare.

La description des villages pomacs montre qu'il s'agit de fondations sises sur le rocher, comme celles des Roumains de Macédoine. Mais ces habitations mal soignées se distinguent d'une manière très désavantageuse de celles de ces derniers, qui ont tous les dehors d'une population urbaine établie à la campagne pour une partie seulement de l'année. Il n'y a pas de vitres à ces bâtisses de pierre couvertes de bouse ou de paille, parfois d'ardoises; quelquefois on ferme l'ouverture des fenêtres par des bottes de paille ou de foin! Le foyer seul donne pendant l'hiver la lumière nécessaire. Il y a des cas où les murs ne sont pas

même blanchis à la chaux : du reste avec la fumée ce serait inutile. Les meubles manquent complètement. Pendant l'été on vit sous le ciel libre.

Dans le vêtement il reste beaucoup du costume commun à toutes les populations des Carpathes et des Balkans : un béret blanc remplace souvent le fez. Les ornements à l'aiguille ne manquent pas sur les chemises des femmes. Les monnaies d'argent, au lieu de former un collier comme chez les Roumains, sont retenues, d'après une coutume qu'emploient aussi les Tziganes, dans les nombreuses nattes des cheveux.

En fait de nourriture, on s'en tient au pain fabriqué dans les cendres à la bulgare. La galette de maïs, correspondant à la *mămăliga* roumaine, ne manque pas non plus. Ce sont des agriculteurs par excellence, cultivant le blé, l'avoine, le seigle : leur charrue a, à la place du fer un simple clou (la branche d'arbre était aussi employée dans les régions danubiennes à une époque très éloignée). Il y a cependant aussi des éleveurs de bestiaux et des conducteurs de caravanes comme les Roumains du versant de l'Adriatique. Comme ceux-ci ils vendent le lait et ses dérivés aux populations voisines

Les noms des fêtes chrétiennes conservés par les Pomacs se rencontrent aussi dans le vocabulaire militaire des Turcs, leurs coreligionnaires. Des icônes sont conservées dans les maisons, et dans ce cas il doit s'agir certainement d'anciens chrétiens. Comme chez les Roumains de Nânta, les femmes ne se voilent pas le visage. La langue turque est, à côté du dialecte mixte, d'un usage commun. L'auteur observe que les autres descendants des bogomiles, les catholiques de la région de Philippopolis, trouvent des difficultés à s'entendre avec leurs voisins orthodoxes.

On a conservé les chants anciens et on danse encore, par endroits, le «choro».

* * *

La nouvelle revue slave de Londres, *The Slavonic Review*, parmi les rédacteurs de laquelle nous retrouvons M. Seton-Watson, publie des articles de M. M. Masaryk, Struve (sur la Russie), Bernard Pares (sur les études russes en Angleterre), Nevill Forbes (sur les chroniques russes ; voy. plus haut), Michel Gavrilović (sur les relations anglo-serbes ; voy. plus haut), Marc Beza (sur les ballades roumaines), Baykalov, Boulgacov (sur la Russie) et Arnold Daniel (problème agraire en Hongrie), plus la traduction d'un poème dramatique de Vojnović.

* * *

En relation avec l'article de M^{lle} Kastarska, dans notre dernier numéro, nous recevons le nouveau travail de M. Przemyslaw Dabkowski, *Stosunki narodowosciowe ziemi sanockieg w XV stulecin* (Lyon, édition de l'auteur, 1921).

N. I.